



En 1829, le baron de Rothschild acheta le domaine de Ferrières.
« La première pierre fut posée en juillet 1855 et les travaux s'achevèrent vers 1859. Un véritable tour de force à l'époque », écrit Guy de Rothschild dans *Paquebot dans la forêt*.

À Ferrières,

le jardin et le parc du château

Le parc de Ferrières est articulé autour du château, en particulier les vastes espaces de prairies et les ambiances plus intimes du jardin japonais et du bord d'étang qui sont seuls visitables. Le chemin de ceinture dévoile de nombreuses vues vers sa présence hiératique. Quelques arbres de très grandes tailles rivalisent avec sa masse mais sont toujours placés de côté par rapport à lui.

À l'ouest du parc s'ouvre un cadre plus intime, plus « anglais » où le château, même perceptible par une percée visuelle, semble se faire oublier. Cette « île d'amour » plus à l'écart a mieux vieilli et moins souffert des désastres de « Lothar » la tempête de 1999. Son caractère encaissé cerné de massifs très travaillés de grands arbres invite au voyage mental. La cascade, où les eaux disparaissent, participe encore cette fois à des invitations de voyage sous terre. On ne peut gagner aujourd'hui les autres parties du parc





Cette vue aérienne, prise en automne, met en valeur les différences essences d'arbres, choisies pour leur couleur en cette saison de chasse où les Rothschild venaient le plus souvent.

L'œuvre de Paxton

Mais la merveille de Ferrières est le parc de quatre cents hectares que Joseph Paxton (célèbre paysagiste de l'époque) a dessiné et planté d'arbres rares, avec ses lacs, ses temples, ses chalets, son golf, ses écuries, son parc à daims, ses potagers, ses serres, ses roseraies. Et pendant plus d'un siècle de génération en génération, les Rothschild organisèrent chasses, réceptions et fêtes somptueuses. Aujourd'hui légués à la Chancellerie des universités, le château et le parc semblent être les romantiques fantômes d'un glorieux passé.

qu'en les survolant par la lecture d'une photographie aérienne, cet autre voyage mental laisse imaginer l'oubli du château et un envahissement du sentiment de nature.

Mais les féeries de bordure de parc ne peuvent atténuer les scènes magistrales qui bordent le château et se dévoilent particulièrement du haut du jardin alpin. Sur ces hauteurs aux floraisons désuètes s'accumulent par masses des exubérances de vert argent, de pourpre noir, ou les verts s'articulent sous le soleil dans toute la diversité des textures végétales, douceur des feuilles de hêtres, rudesse des aiguilles des cèdres, aridité des pins.

Dans ces ambiances, les coups de la tempête sont moins perceptibles. En s'éloignant du château vers l'est pour gagner le jardin japonais, on rencontre l'une des personnalités du parc sous les traits ramassés jusqu'à terre d'un cèdre de l'Himalaya, qui engendre dans sa vieillesse une nouvelle génération enracinant ses plus basses branches.

Le long du grand étang, les cyprès chauves hérissent le sol de pneumatophores, ces genoux d'arbres qui leur servent de poumon sont des excroissances de racines coudées.

Une incursion vers l'orangerie ouvre une fenêtre sur un espace très dessiné : ligne sobre de l'architecture du bâtiment, élégance du mail lui faisant front, percée visuelle vers les derniers champs de ces futurs quartiers de Marne-la-Vallée.

J. C.



À la mode du XIX^e siècle, le ciment sculpté artisanalement est utilisé pour des motifs décoratifs.

